

QUELQUES MOTS SUR L'ART MUSULMAN

EN ALGÉRIE

On accuse le Français d'être peu voyageur ; cela est malheureusement exact et surtout nous connaissons à peine notre pays que les étrangers explorent plus complètement que nous-mêmes. Toutefois, il ne serait pas vrai de prétendre que, depuis quelque temps, nous n'ayons pas fait quelque progrès dans l'art de voyager. En effet, cédant au besoin de quitter l'hiver brumeux de notre climat, bien des personnes aisées sont chaque année attirées par l'azur de la Méditerranée.

Parmi ces hiverneurs il en est qui, « s'entourant de la triple ceinture d'airain » des anciens, et s'élançant sur les flots malgré l'appréhension bien naturelle que leur suscite la perspective du mal de mer, vont s'installer sur les côtes algériennes. D'autres font, au printemps, la tournée réglementaire que leur facilitent les combinaisons très pratiques élaborées par les compagnies de chemins de fer et de navigation, et, après avoir consciencieusement inspecté ce qu'il reste des vieilles rues mauresques de l'Alger des deys, se dirigent sur la Kabylie, Constantine, Timgad, Biskra et Tunis.

Certes, ce sont là de fort intéressants pays à parcourir et offrant des sensations très différentes les unes des autres : l'étude de l'antiquité s'y trouve mêlée à celle des mœurs de nos populations sujettes, de leurs costumes, de leurs habitudes. Mais généralement la partie occidentale de l'Algérie est négligée et, si l'on pousse, en passant par Blida, jusqu'à Oran où le trajet par chemin de fer se fait surtout sans trop de fatigue ni de

temps dépensé, on s'abstient le plus souvent de monter jusqu'à Tlemcen qui se trouve en dehors de la route des excursions recommandées par les agences de voyages.

Il nous a semblé bon de donner seulement une idée fort succincte de l'intérêt d'art qu'offre ce point à peu près abandonné, et d'amener le lecteur à faire une distinction entre les caractères de l'architecture arabe de Tlemcen et de celle des monuments du reste de l'Algérie qui semblent avoir été construits à peu près exclusivement par des artisans italiens. Nous ne voyons, en effet, soit dans les édifices publics, soit dans les habitations particulières d'Alger ou de Constantine, à très peu d'exceptions près (1), que des carreaux de faïences fabriqués en Europe. Un autre détail est à remarquer : les populations barbaresques, désireuses de décorer richement l'entrée de leurs demeures, faisaient venir de Carrare des placages de marbre, le plus souvent taillés et sculptés et les appliquaient à l'entrée de leurs bâtisses. Il n'est pas à Alger une seule mosquée, un seul palais, voire même une maison si exiguë qu'elle soit qui n'ait au moins une baie encadrée par une arcade en plein cintre exécutée en Italie pour l'exportation barbaresque. La forme de ces ouvertures donne d'ailleurs la preuve de ce que nous avançons et l'on peut voir combien elle tranche, dans les mêmes édifices, avec celle des ouvertures, non plaquées de marbre, tracées en ogive outrepassée.

Les faïences, dont l'aspect est différent de celles qui tapissent les constructions du Caire et de l'Orient, sont cependant employées suivant le même principe de décoration architecturale. Mais si la terre italienne en a fourni la plus grande partie (cette provenance est recon-

(1) Il y a dans la mosquée de Sidi-Abd-cr-Rhaman-et-Tçalbi à Alger d'admirables carreaux de provenance orientale ; il y en a une dizaine dans le mihrab de la mosquée de la Pêcherie (Djama-El-Djedid) ; nous n'en connaissons nulle part ailleurs.

naissable surtout aux tons jaunes qui se trouvent en plus ou moins grande quantité sur ces carreaux), Marseille (voir la maison du Conseil général à Alger) et Delft, en Hollande, ont expédié sur la côte africaine une grande quantité de ces céramiques de placage qui constituent l'un des principaux éléments de l'ornement des constructions algériennes.

Les colonnes qui soutiennent les portiques des mosquées, des habitations de notre Afrique du Nord sont venues de toutes pièces d'Italie; leurs moulures, leurs chapiteaux sont d'ornementation italienne, bien que parfois on y rencontre le croissant sculpté sur commande, toujours pour l'exportation. Nous ne connaissons en fait de colonnes arabes que celles de la mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman à Alger; ce sont les seules qui aient été taillées par des artistes musulmans.

Restent les arabesques, c'est-à-dire les ornements sculptés ou plutôt découpés au couteau dont sont revêtus les murs des riches constructions; les peintures des frises supérieures des salles mauresques ou des plafonds; enfin les vitraux.

Les arabesques ont été taillées sur place par des artistes indigènes; cela ne fait pas de doute. Armés de la tradition, ils étaient fort habiles pour ce genre d'exécution; et il ne faudrait pas trop chercher pour en trouver encore quelques-uns dans la population arabe de nos villes principales, surtout à Tlemcen.

Les peintures sont certainement de la main d'artistes persans. Il en existe des exemples dans les plafonds de l'archevêché, sur la chaire de la mosquée de la Pêcherie, à la Casbah, etc. Elles sont presque toujours encombrées de ce que nous appelons des « turqueries », c'est-à-dire d'ornements exécutés grossièrement par des artisans turcs. On leur doit aussi quelques sculptures ornementales des fontaines publiques.

Quant aux vitraux, ils sont exécutés à la mode arabe: verres de couleurs de tons unis encadrés dans des com-

partiments géométriques de plâtre. Ils sont d'un fort joli effet, et tout à fait assimilables à ceux du Caire; nous ne voyons pas non plus de différences entre ceux de Tlemcen et de toute l'Algérie.

En résumé, une maison ou un édifice public algérien, ceux de Tlemcen exceptés, sont presque entièrement composés de matériaux européens et si l'ensemble de la bâtisse affecte des formes orientales, les détails sont pour la plupart empruntés à la manière italienne. L'architecture qui en résulte est donc quelque peu bâtarde, et, si elle offre un cachet particulier, elle ne saurait nous intéresser au même degré que les émanations directes d'un art homogène.

Constantine possède deux monuments de style indigène dignes d'une visite : L'ancienne mosquée Souk-er-Rezel, bâtie au XVIII^e siècle, actuellement cathédrale. La partie avoisinant le mihrab est couverte de faïences et d'arabesques et l'on voit encore les restes d'un ancien minbar transformé en chaire à prêcher. Le second édifice est le palais d'Hadj-Ahmed, du commencement du XIX^e siècle. C'est de l'architecture barbare mais dont la disparition serait fâcheuse, à cause de la note indigène qui la caractérise.

Alger est beaucoup plus riche en mosquées et en palais mauresques :

Les principales mosquées sont :

La grande mosquée, consacrée au rite malékite, est la plus ancienne. Elle date du XI^e siècle et son minaret, reflet de ceux de Tlemcen, a été bâti par Abou-Tachfin, l'un de ses rois au XIV^e siècle. L'impression produite à l'intérieur par la succession des travées assez nombreuses que comprend le monument, n'est pas exempte de grandeur.

La mosquée de la Pêcherie, est d'une silhouette élégante grâce à la multiplicité et à la bonne pondération de ses coupoles. Du rite hanéfite, elle a été élevée en 1660, ses menuiseries, son minbar, l'encadrement de

son mihrab par des arabesques, son koran en sont les principales curiosités.

La mosquée de Sidi Abd-er-Rhâman, ou plutôt la zaouïa de ce nom renferme comme nous l'avons dit de merveilleuses faïences et l'on a employé dans sa construction, qui est relativement récente (fin du xvii^e siècle), des colonnes en marbre de style arabe. Son minaret, spécimen charmant de l'architecture italiano-barbaresque, est décoré fort heureusement de carreaux céramiques dont l'ensemble produit un effet délicieux au milieu de la jolie verdure qui environne ce gracieux édifice.

Nous citerons aussi les deux mosquées de la Casbah avec leurs élégants minarets ; l'une de ces mosquées, qui sert de magasin d'habillement à la troupe est avec l'église Notre-Dame des Victoires, ancienne Djama Hibitchinin, dans la rue Bab-el-Oued, le seul spécimen de ces édifices religieux musulmans à plan octogonal qui devaient être assez nombreux à Alger, et dont la Cathédrale actuelle a remplacé l'un des plus beaux types, la Djama des Ketchaoua.

Viennent ensuite les petites mosquées Mohammed-ech-Cherif, Safir, Sidi-Ramdan. Cette dernière est dominée par un minaret du type de ceux de Tlemcen.

Les palais mauresques d'Alger les plus intéressants sont : l'Archevêché ; le Bibliothèque Nationale ; la maison du Général de cavalerie ; la maison du Conseil général.

Oran nous offre trois minarets de formes diverses. Le premier, le minaret dit du campement, appartient à la mosquée de Sidi-El-Haouari, c'est un enfant de Tlemcen. Le second, de forme octogonale, appartient à la Djama-el-Bacha, mosquée du Pacha (fin du xviii^e siècle), située rue Philippe.

Le troisième en dehors de la ville, de plan carré, fait partie de la mosquée à moitié ruinée de Mohammed-el-Kébir, que le Service des Monuments historiques a entrepris de restaurer après l'avoir sauvé de la main des démolisseurs.

A Perrégaux le chemin de fer bifurque sur la route de Mascara, Saïda et Figuig. La première de ces villes est digne d'être visitée et peut l'être facilement en raison de sa proximité d'Oran. On sait qu'elle fut à une certaine époque des guerres de la conquête française, la capitale d'Abd-el-Kader, et c'est dans l'une des deux mosquées de Mascara, celle dite d'Aïn-Beïda qu'il prêcha la guerre sainte. Ce monument possède un mihrab, orné d'arabesques fort jolies, avec inscription donnant la date de la construction de l'édifice (1761).

D'Oran à Tlemcen on passe par Sidi-bel-Abbès, l'un des centres de culture les plus prospères de l'Algérie. La végétation y est luxuriante, les eaux fort abondantes et il s'y est créé de splendides propriétés parmi lesquelles celle de Monsieur *Bastide*, le sympathique maire de Sidi-bel-Abbès. Un magnifique parc, planté d'arbres séculaires donne asile le dimanche et les jours de fêtes à la musique de la Légion étrangère qui est remarquable et il nous souvient d'avoir assisté à l'une de ces séances musicales qui nous ont laissé une des impressions de voyages les plus agréables.

La ville artistique par excellence du département d'Oran est Tlemcen. L'art arabe, ou mauresque si l'on veut, s'y est épanoui avec une splendeur comparable seulement à la beauté des monuments de Séville, Grenade et Cordoue. Ce sont les mêmes artistes, les mêmes architectes qui ont travaillé dans les deux pays. Sans doute, ils venaient d'Égypte, et, sans s'arrêter ni en Tripolitaine, ni en Tunisie, ni en Algérie, où, comme nous l'avons expliqué, on ne trouve que des édifices d'un intérêt bien secondaire, ils ont fait station en ce point enchanté qu'est Tlemcen, et qui bientôt devint le chef-lieu d'un royaume.

Mais, comme il arrive toujours, cet art importé se transforma en subissant l'influence locale et c'est ce qui explique que, si l'on retrouve l'ensemble de l'ornementation, le goût, les grâces de l'architecture et de la

sculpture du Caire à Tlemcen, au Maroc, en Espagne, bien des formes sont modifiées et de multiples changements s'opèrent dans la décoration, ainsi que dans les détails.

Ainsi par exemple les minarets des mosquées de l'architecture arabe occidentale d'Afrique sont des parallépipèdes d'une seule venue, avec le djiamor, sorte de guérite abritant de la pluie l'escalier par lequel le muezzin parvient au sommet de la tour pour appeler les fidèles à la prière. Au Caire, les formes des minarets sont tout autres : ils sont plus riches, plus mouvementés, plus compliqués ; il n'en existe pas un seul du type de ceux de Tlemcen, de Maroc (ou Marrakesch) et de Séville, les trois tours sœurs qui s'appellent Mansourah, la Koutoubia, la Giralda.

Les dispositions des menuiseries, des plafonds, des faïences, tout en procédant du même principe qu'au Caire, sont également différentes. Les faïences de revêtement d'Égypte se composent de grands carreaux de terre cuite vernissée décorée ; à l'occident ce sont des mosaïques de faïences découpées dans des céramiques de tons variés, et dont l'ensemble constitue des combinaisons où se retrouvent les tracés arabes les plus beaux.

Certes, à Tlemcen, nous n'avons rien qui vaille la mosquée de Cordoue ; or, je ne sais s'il existe dans tout l'art musulman un exemple d'une merveille pareille ; mais nos monuments soutiennent la comparaison des autres édifices d'Espagne : à l'Alhambra nous opposerons Sidi Bou Medine ; à la Giralda, Mansourah ; à l'Alcazar, la m'dersa de Sidi Aboulhacen, la grande mosquée, Sidi Hallouï, etc. Que le touriste venant s'instruire et se former le goût soit donc assuré de trouver en Algérie les plus beaux spécimens de cet art arabe si justement vanté dans la péninsule Iberique mais dont nous pouvons offrir des exemples similaires.

Tlemcen est un jardin délicieux, c'est l'antique *Poma*.
Revue africaine, 48^e année, N^{os} 252-253 (1^{er} et 2^e Trimestres 1904). 12

ria des Romains; des eaux vives y coulent en abondance et descendent de la montagne qui protège la cité des vents du Sud. La végétation y est magnifique et l'olivier spécialement y prospère.

Les sites pittoresques, les gorges, les cascades, les bouquets d'arbres d'essences variées constituent autant de buts de promenades aux abords de Tlemcen. La ville elle-même est agréablement ombragée et possède de larges boulevards et de vastes places qui reposent des ruelles tortueuses et étroites des quartiers indigènes.

Les principales curiosités sont : le *méchouar*, ancienne citadelle des Turcs, actuellement l'une des casernes et l'hôpital militaire; le musée que le Service des Monuments Historiques a, de concert avec la municipalité (1), installé dans l'ancienne école de *Sidi Aboul Hacen* dont le mihrab et ses abords sont décorés des plus délicates et plus ravissantes arabesques que nous ayons jamais contemplées. Dans la salle, malheureusement un peu étroite, de ce musée, nous avons réuni tous les fragments que depuis de longues années nous conservions avec un soin jaloux. La *grande mosquée*, située comme le musée sur la place principale de Tlemcen, est bordée par une allée couverte de treilles qui est un des coins les plus pittoresques de la ville. Elle date de l'an 1136 de J.-C. Son minaret, haut de 35 mètres, est bâti en briques et revêtu de mosaïques de faïences. De jolies menuiseries de style arabe ferment les larges travées de la cour centrale au milieu de laquelle une fontaine en onyx fournit l'eau nécessaire aux ablutions des fidèles musulmans. Mais la partie la plus remarquable de l'édifice est le mihrab que surmonte une admirable coupole découpée à jour.

Un lustre en bois de cèdre recouvert de bronze a été conservé presque intact, il a été donné à la mosquée

(1) Nous ne saurions trop faire l'éloge, ici, de M. Blanchot, notre architecte ordinaire, qui a exécuté sous notre direction les travaux de restauration de Sidi Aboul Hacen.

par Yar'moracen, premier roi de la dynastie Abd-el-Ouadite qui régna au XIII^e siècle.

En sortant de la place par la rue de Mascara toute garnie de boutiques où se vendent les produits indigènes du pays on parvient à la partie basse des remparts, et, en sortant de la ville, on aperçoit une nouvelle merveille architecturale, la mosquée de Sidi Halloui dont le minaret, d'une belle ordonnance, est plus riche de mosaïques de faïences que celui de la grande mosquée.

Chacune de ses faces se divise en trois parties distinctes dans la hauteur. Celle du bas est ajourée d'une petite baie qu'encadrent des arabesques ornées de mosaïques de faïence. Au-dessus l'on voit une fausse arcade, délicieuse de proportions, munie de lobes et également décorée de mosaïques; enfin la troisième partie est un grand rectangle couvert d'arabesques, reposant sur 4 arcatures. Entre cet étage et les merlons une belle frise de mosaïques de faïences existait sur tout le pourtour; elle a été en partie et sera entièrement restaurée par nos soins.

La mosquée, d'une disposition analogue à celle de la Djama Kebir, possède 8 jolies colonnes en onyx avec chapiteaux d'un beau style arabe. La cour est bordée d'élégantes arcades, mais c'est surtout le porche de l'édifice religieux qui est remarquable. Si, par malheur, ses parties inférieures n'avaient pas été détruites au point qu'il est difficile de se faire une idée de leur décoration, cette entrée constituerait une œuvre d'art incomparable. Visiter tout ce que Tlemcen renferme de beaux morceaux d'architecture exigerait un temps que ne peut consacrer le touriste qui passe. Mais les personnes qui ont la bonne fortune de résider quelque temps dans cette ville enchanteresse ont la faculté d'étudier certains points de vue inattendus, des coins de rue charmants, de petites mosquées telles que Sidi Lahsen, Sidi Senousi, Sidi Yeddoun, Sidi l'Bemra, Lalla Ghariba, Lalla Rouya, Bab-Rir, etc. et aussi le célèbre bain dit des Teinturiers,

dont la coupole, très curieuse, est décorée à l'intérieur de sortes de cannelures ou gaudrons creux de l'effet le plus heureux.

Mais on a hâte, lorsque le temps fait défaut, de sortir de la cité pour arriver à la perle artistique par excellence du pays, à la mosquée de *Sidi Bou Médine*, dans le village d'El-Eubbad.

On passe d'abord devant le minaret d'Agadir, seul reste d'une mosquée disparue, à l'emplacement de Pomaria et de la Tlemcen primitive. La tour est bâtie en briques sur un soubassement en pierres de taille provenant de matériaux romains. Sur la gauche s'aperçoivent le tombeau de Sidi Daoudi, encadré dans un paysage verdoyant, et le bois de Boulogne, promenade favorite des Tlemceniens, puis on arrive près de jolis monuments en ruines, au bas du sentier en pente qui conduit à Sidi Bou Médine.

Le long du chemin coule un ruisseau toujours abondant : le village, dont selon la mode arabe les maisons sont la plupart fort mal entretenues, sinon ruinées, a conservé çà et là quelques fragments d'architecture et des aspects pittoresques. On parvient enfin à une porte protégée par un auvent en bois peint d'arabesques multicolores ; après avoir franchi le seuil on se trouve dans la cour qui précède le tombeau et la mosquée d'Abou-Median, plus connu sous le nom de Sidi-Bou-Medine.

L'entrée du tombeau est décorée d'élégants carreaux de faïence ; en descendant quelques marches, on accède à une petite cour carrée à arcades portées sur des colonnes d'onyx. Sur le côté, un puits de la même matière fournit une eau vénérée par les fidèles du lieu. La coupole, qui renferme la tombe du saint, ornée des combinaisons géométriques les plus variées, de peintures d'un puissant effet, offre un exemple très rare de ce genre. Les murs sont recouverts d'arabesques.

Lorsqu'on remonte au niveau de la cour de la mosquée, on se trouve en face d'un grand porche à la voûte

formée de stalactites comme celles de l'Alhambra. Rien ne peut décrire la magnificence des mosaïques qui embellissent cette entrée, ni la finesse des arabesques des murs. Dans le fond des dessins géométriques admirables sont figurés sur une porte à deux vantaux de bronze ornés d'un grand nombre de clous et de deux marteaux du même métal ; cette œuvre de l'art le plus pur avait été fort endommagée il y a quelques années par des visiteurs indéliçats voulant rapporter chez eux un souvenir de la mosquée ; nous en avons entrepris la restauration et avons été assez heureux pour la mener à bonne fin.

A l'intérieur un portique soutenu par des arcs gracieux entoure une cour dallée en carreaux de faïence ; les murs du portique et de la mosquée sont couverts d'ornements sculptés, et les plafonds en cèdre offrent les combinaisons les plus riches. Le mihrab dont l'arcade repose sur deux colonnes en onyx, est décoré d'arabesques aussi belles que celles de Sidi-Aboul-Hacen.

Le Minaret, peut-être le plus splendidement orné de mosaïques de tout l'Islam, s'élance élégamment dans les airs. Après avoir gravi les 92 marches qui permettent d'accéder à sa plate forme supérieure, on jouit d'une vue très étendue sur tout le pays de Tlemcen, et par les temps clairs on aperçoit facilement la mer.

Enfin la m'dersa qui complète cet ensemble féerique est remarquable par sa belle porte aux riches faïences, et par les restes de stucs qui sont appliqués dans la coupole où se tiennent les élèves.

Lors de son voyage en Algérie du printemps dernier, M. le Président de la République a longuement visité, sous notre conduite, cette merveille qu'est Sidi-Bou-Médine ; nous n'avons eu garde de manquer de voir également en détail les ruines du palais des Sultans de Tlemcen, situées en contrebas de la mosquée. De là la vue sur la campagne est fort belle, et les souverains arabes pouvaient, nonchalamment assis sur

leurs divans, surveiller leur capitale dont ils s'éloignaient pendant la saison chaude pour venir goûter le frais et le repos à El-Eubbad sous la protection du saint marabout.

Si la mosquée de Sidi-Bou-Médine est ce que nous connaissons, de plus délicat et de plus élégant comme manifestation de l'art arabe, la tour à demi ruinée de Mansourah, l'émule de la Giralda, domine la campagne qui s'étend aux portes de Tlemcen, du côté opposé à El-Eubbad. Construite avec de belles assises de pierre finement travaillées en maints endroits, décorée de grands panneaux revêtus par places de carreaux vernissés, ajourée de fenêtres aux colonnes d'onix, elle servait de minaret à une grande mosquée rectangulaire dont les murailles bâties en pisé, sont aux trois-quarts renversées. Les belles colonnes d'onix qui soutenaient cette mosquée ont été en partie transportées à Tlemcen et figurent actuellement dans le musée de Sidi-Aboul-Hacen.

Autour de la mosquée s'était groupée une ville fondée en 1302 par Abou Yacoub alors qu'il assiégeait Tlemcen. L'enceinte en pisé de la cité nouvelle, comme celle d'Agadir dont on voit encore plusieurs parties, comme les murs mêmes de la mosquée, nous est parvenue dans un état de conservation suffisant pour qu'on puisse juger de son mode de construction dont la solidité a défié les siècles. Et cependant ces murs ne se composent que de terre battue !

Le minaret de Mansourah est élevé de 41 mètres ; jadis il atteignait 5 mètres de plus, avec les merlons qui le couronnaient et le djeamor (tourelle carrée couvrant l'accès de l'escalier intérieur à la terrasse). La belle ordonnance de cette tour de pierre est remarquable. On distingue quatre étages dans la hauteur. Le rez-de-chaussée de la face principale est percé d'une large porte à plusieurs arcs concentriques ornés par places d'émaux. Un admirable balcon composé d'encorbellement en sta-

lactites surmonte le rez-de-chaussée et sert d'assiette au premier étage, traité, très simplement et sans autre décoration qu'une baie encadrée dans une sorte d'arcade aveugle. Le deuxième étage, de beaucoup le plus riche est couvert d'arabesques entourées par les angles lisses de la tour et bordant elles-mêmes deux fenêtres superposées dont la plus basse est accompagnée de chaque côté par une arcade aveugle jadis reposant sur des colonnes d'onyx aujourd'hui disparues. Le dernier étage enfin comprend une série de cinq arcatures dentelées dont la médiane enveloppe une fenêtre de même dimension que celles placées au-dessous. Les retombées de ces arcs sont toutes supportées par des colonnettes d'onyx pour la plupart conservées.

Rien ne peut donner l'idée de la grande allure de cette tour merveilleuse émergeant seule de cette plaine couverte de ruines et de souvenirs de la splendeur passée de la civilisation arabe dans cette contrée favorisée du ciel.

Autant qu'il nous a été possible de le juger d'après des photographies, la Koutoubia de Marrakesch ne vaut pas notre minaret de Mansourah. Espérons qu'il sera prochainement possible aux artistes et aux savants de pénétrer sans danger dans l'impénétrable empire du Mahgreb et de comparer tout à loisir les mérites respectifs des monuments marocains et tlemceniens. Fez et Maroc nous réservent certainement d'agréables surprises, mais nous ne pensons pas qu'elles soient de nature à nous faire oublier les sensations d'art que nous ont fait éprouver Tlemcen et ses environs.

Paris, 13 juin 1904.

Albert BALLU,

*Architecte en chef des Monuments
Historiques de l'Algérie.*

